

C'est pas l'usine.

Je débarque dans un dédale d'entrepôts, de bâtiments, de cours et de contrôles de sécurité. Douze mille salariés sont répartis sur des kilomètres de béton, de tôles, de routes goudronnées au sein desquels je déambule à la recherche de l'atelier P6. Je gare enfin ma motobécane bleu roi devant un cube, noyé parmi d'autres cubes. J'entre dans un hangar immense, offert aux courants d'air. Les établis sont alignés sur des dizaines de rangées face aux hommes en bleu de travail, par centaines, qui s'agitent. Les néons donnent à l'ensemble une couleur jaunâtre, et un peu de chaleur. Le brouhaha des conversations, des rires gras et des insultes qui fusent, se mélange au bruit des machines. Le frottement du ponçage, le hurlement des perceuses, les roues des chariots élévateurs qui grincent forment une symphonie industrielle hypnotique.

Je me dirige vers les vestiaires, à la recherche du local d'entretien. Je feins d'ignorer les regards lourds, les commentaires inaudibles, les ricanements potaches. J'entre dans une salle carrelée du sol au plafond, où s'alignent les armoires métalliques individuelles, fermées de cadenas de toutes tailles. Je repère le chariot de ménage. Je m'approche et une dame en blouse bleue crade se retourne :

— Ah ! V'là la p'tite !

Son sourire est accueillant et sincère.

— C'est toi qui vas me remplacer alors ?

— Oui, c'est ça.

— Je pars ce soir en vacances, donc t'as la journée pour tout piger. Mais bon, ce n'est pas sorcier, hein ! Tu nettoies la merde et le lendemain tu recommences, claironne-t-elle en se marrant franchement.

— OK.

— Et c'est toi qui remplaces Janine aussi le mois prochain ?

— Je crois oui, je travaille un mois ici et un mois au N10 on m’a dit.

— Ouais, bah, c’est ça, c’est Janine au N10, elle part en août. Mais c’est moi qui te montrerai son local tout à l’heure, tu ne la verras pas avant qu’elle soit en vacances. T’inquiète, on bosse pareil, tu ne seras pas dépaysée, p’tiote¹.

— D’accord.

— Oh ! T’as l’air toute timide ! Moi, c’est Martine, et toi ton p’tit nom ?

— Laure.

— Allez, c’est parti Laure ! Pas l’temps de chômer ici, tu sais.

Elle m’indique les produits d’entretien à ranger sous clefs, pour éviter la choure. Elle me montre le chariot, le point d’eau, mon casier.

— Prévois un cadenas pour mettre tes affaires, et pis une blouse parce que j’vais pas t’le cacher, ici on ne fait pas dans la dentelle. Bon, je t’explique. Tu commences par le vestiaire, tu donnes un coup sur les portes, les lavabos, les miroirs et à la fin le sol. Ensuite, j’té montrerai les chiottes.

Je la regarde remplir ses seaux, mettre les produits, elle me détaille l’usage de chacun, et les techniques pour sécher. Quand le sol est lavé, on se dirige vers les toilettes.

— T’as trois blocs sanitaires comme ça par bâtiment. Tu dois les nettoyer avant la pause de dix heures, pour qu’ils viennent tous chier et pisser dans du propre. Idéalement, faudrait recommencer juste après, mais on n’a pas le temps.

L’endroit est à l’image de l’ensemble, sinistre, délabré, crasseux. La vieille peinture d’une couleur incertaine s’écaille entre deux graffitis vulgaires. Le sol est recouvert d’un carrelage à petits carreaux bruns, dont beaucoup sont fêlés. Les portes en bois sont défoncées.

— Quand t’es dans un bloc, tu fermes à clef derrière toi. Comme ça, t’es pénard pour bosser.

¹ Dialecte du Nord de la France qui signifie : petite

Martine poursuit, comme pour elle-même, tout en maniant la brosse à chiottes :

— Ça fait deux ans qu'on se barricade toutes comme ça, parce qu'y'a eu un viol. Sans aller jusque-là, t'as une tripotée d'obsédés qui n'attendent que ça, de te coincer pendant que tu nettoies leur merde et t'exhiber leur machin.

Elle me regarde droit dans les yeux, comme pour me menacer :

— Tu ne cherches pas, tu fermes la porte dès que tu es rentrée. OK ? En plus, une p'tite jeunette comme toi, ça va émoustiller les gros dégueulasses.

J'opine de la tête, pas de souci, le message est passé. Je ne fais pas la maligne. Elle me file une paire de gants en plastique rose bonbon et m'indique les w.c. du bout.

— Tu commences d'un côté, tu mets le détergeant dans toutes les cuvettes, puis dans les urinoirs là-bas, et pendant que ça agit, tu laves les lavabos et les miroirs. Quand tu reviens aux cuvettes, tu décrottes à la brosse et tu tires les chasses. Pour finir, tu passes un coup d'éponge sur la faïence.

Je rentre dans une cabine où une merde immonde recouvre le sol en éclaboussant les murs sur au moins un mètre de haut. Je ne sais pas comment m'attaquer à ça, j'appelle Martine à l'aide :

— Dans ces cas-là, je nettoie comment ?

Martine rapplique et secoue la tête d'un air consterné, mais résigné :

— Ils m'écœurent ces bonhommes ! Aucun respect. Bon, tout ce qui est merde, c'est à la brosse à chiotte, même sur les cloisons. Ensuite, après avoir lavé le sol, tu balances toujours un seau d'eau avec de la javel dedans, en n'oubliant pas les murs. Ils ne sont pas nombreux à savoir viser avec leur truc, ça se voit pas forcément, mais y'a de la pisse partout. Donc tu jettes des seaux d'eau et après tu passes le racleur, jusqu'à la grille d'évacuation au centre là-bas. Une légère pente facilite l'écoulement des eaux usées.

À dix heures, on a tout juste terminé, on revient au vestiaire pour ranger le chariot et une sonnerie sinistre retentit. Immédiatement, des gars déboulent, presque en courant. Une fois dehors, Martine a un air contrarié :

— On a perdu du temps à papoter, c'était limite.

— On ne doit pas les croiser, c'est ça ?

— C'est mieux oui.

— Désolée, j't'ai ralentie.

— T'inquiète, ce n'est pas si grave... C'est juste que je préfère éviter les blagues salaces et les mains au cul. Moins tu les croises ces gros dégoûtants, mieux tu te portes... Enfin, je connais des collègues qui aiment ça, hein ? Pas moi.

— Et maintenant, on fait quoi ?

— On rejoint le bâtiment derrière, en tout tu dois en astiquer cinq tous les jours. Ils sont fabriqués pareil, donc tu répètes cinq fois le même boulot. Dans chacun, t'as un local pour ton matos, inutile comme ça de te promener d'un hangar à l'autre avec ton chariot. On y va dans quinze minutes, quand leur pause sera terminée. Demain, t'es toute seule, ça va le faire ?

— Oui oui, je crois que ça va aller.

J'ai travaillé deux mois dans cette usine, à nettoyer la merde sept heures par jour dans une ambiance un peu glauque. J'ai veillé à toujours traverser les bâtiments d'un pas rapide, en baissant les yeux, et en ignorant les blagues qui fusaient sur mon passage.

Je pense à mon père qui bosse chaque jour dans un atelier semblable à celui-là, sans doute dans la même ambiance graveleuse. Je pense à la jeune fille qui nettoie les chiottes là-bas, comme moi, pendant ses vacances. J'essaie d'imaginer mon paternel en gros vicelard dégueulasse qui reluque une gamine qui pourrait être sa fille, mais ça ne colle pas à l'image que j'ai de lui. Je n'arrive pas à l'assimiler à ces hommes vulgaires, en rut dès qu'ils croisent une femelle. Je ne parviens pas à lui prêter cet humour grivois qui les fait pourtant tous

marrer. Mais en voyant les posters de femmes à poil qui recouvrent les portes de la plupart des vestiaires, je repense à ceux, semblables, que mon père affiche dans le garage de notre maison.

Peut-être bien que la vie quotidienne des ouvriers entre eux transforme tous les pères de famille en adolescents attardés. Peut-être que lui aussi met ses mains au cul des étudiantes, ces jeunes filles qui comme moi font le ménage, le temps d'un été. Peut-être que c'est un passage obligé pour s'intégrer à une équipe de gars. Peut-être que c'est le prix à payer pour financer ses études et pouvoir attendre le premier versement des bourses qui n'arrive jamais avant janvier.

La semaine prochaine je fais ma rentrée en fac, et si je me torche aux partiels c'est ici que je vais atterrir, pour dix, vingt ou même trente ans. Le déterminisme social est ma menace, ma punition, mon fardeau, mon épée de Damoclès.

Décidément, Bourdieu est un con.

Karine DERAEDT